

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance.	

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.	



M. JEAN SAINT-YVES

L'auteur de "La Route s'achève," dont nous commençons aujourd'hui la publication.



SOMMAIRE :

Lucerne (poésie)	Jhanne Darvour
Sauvons l'enfance	Françoise
Clubs féminins	
Souvenirs historiques, ..	Endore Evanturel
Banquet d'étudiants,	Un Ancien Elève
L'hôpital des enfants	Françoise
Conte indien : La parjure, Jean de Nobon	
Notes sur la Mode	Cigarette
Le Poète de l'"Habitant," Pierre Lorraine	
Réminiscences	Tante Ninette
Propos d'étiquette	Lady Etiquette
Recettes faciles	
Concours de Popularité	
Feuilleton : La Route s'achève, J. St-Yves	





Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

" C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)
tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les
Pharmaciens
et
Partout

CANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants cheveau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres
409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.
Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est 1786
Marchands 520

SEMAINE DU 6 JANV.

L'Épée de Damoclès

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

Revue Hebdomadaire

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 4 janvier :

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (27 francs de livres par an.)

Partie littéraire:

Anatole LeRoy-Beaulieu, de l'Institut: " Les Races et l'immigration européenne aux Etats-Unis"; Octave de Barral: "Silhouettes préraphaélites: le peintre Madox Brown"; J. Arron: "Au pays des jouets. Histoire très véridique des poupées de Nuremberg"; Jean Lionnet: "Les Livres"; Véga: "Poésies"; Jean Chantavoine: "Chronique musicale: "Dardanus"; Charles Géniaux: Roman, "Les Forces de la vie"; (IX).

Faits de la semaine. — Revue des revues françaises. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

" Les Contemporains "

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTREE DE 16 PAGES IN-8o.

Abonnement: un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en décembre 1907:

D'Elbée, second généralissime des armées vendéennes. — Bonchamps, général vendéen. — Désirée Clary, reine de Suède. — François II, empereur d'Allemagne et Ier d'Autriche. Ferdinand Ier, empereur d'Autriche.

Biographies à paraître en janvier 1908:

Duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe. — Duc de Nemours. — Louise de France, duchesse de Parme. — George Canning, homme d'Etat anglais.

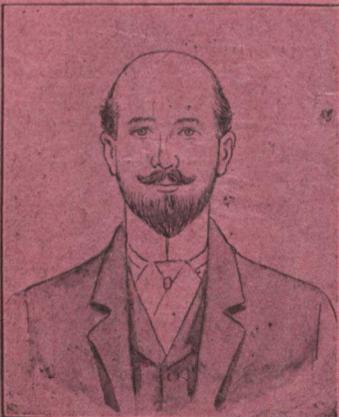
MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE,

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure. Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



AVANT



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656, N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
---	--	---	---

LUCERNE



Aux exilés !

Sur le lac les Quatre Cantons,
 A toute heure et de chaque église,
 S'envole, emporté par la brise,
 Un concert, fait de tous les tons.
 Rien ne manque à la symphonie :
 Car, en route, le son du cor
 Ajoute sa note à l'accord,
 Sa fleur au bouquet d'harmonie.

Il semble que dans ces beaux lieux
 Les monts, étageant leur ceinture,
 Veuillent prêter leur ossature
 A quelque temple merveilleux.
 De leurs pieds à leur fière épaule,
 Quel charme, pour les yeux ravis,
 Depuis le cristal du parvis,
 Jusqu'au saphir de la coupole !

Les pics dentelant leur sillon,
 Jettent leur flèche aérienne,
 D'où jaillit l'immortelle antienne
 D'un inlassable carillon.
 Lorsque le ciel de bleu s'habille,
 C'est un murmure que leur voix,
 Et le bruissement des bois,
 A l'air d'un orgue qui babille !

Mais que, soudain, sur le vieux roc,
 S'abatte la sombre tempête,
 Le géant redresse la tête
 Et se rajeunit sous le choc.
 Au large beffroi qui frissonne

C'est la charge, et non pas un glas
 Que, lutteur qui n'est jamais las,
 Son bras puissant conduit et sonne.

Quand des souffles plus caressants
 Ont dénimbé les glaciers vierges,
 On voit l'argent de leurs beaux cierges
 Trembler dans des vapeurs d'encens.
 L'âme, alors, monte à l'orifice
 Qui doit être au rebord des Cieux,
 Et c'est avec des pleurs aux yeux
 Qu'on chante un "merci" pour office.

O vous que la haine a bannis
 Loin du sol de la douce France,
 Gardez-vous encor l'espérance
 D'y replacer, un jour, vos nids ?
 N'irons-nous point, nous, sur vos grèves,
 Partager bientôt votre sort
 Et voir, en attendant la mort
 Lacs et monts, autrement qu'en rêves ?

Ecoutez bien, quand vient le soir,
 Si, du côté de la patrie,
 Quelque voix moins endolorie
 Ne vous apporte un chant d'espoir.
 Honteuse d'avoir pu se taire
 Comme alors elle parlera
 La cloche qui rappellera
 Les exilés au monastère !...

Jhanne Darvour

Washington, (Etats-Unis).

Sauvons l'Enfance

La Fédération Nationale s'occupe activement de la ligue anti-alcoolique et l'on ne saurait assez la féliciter de ce beau mouvement.

"Si les femmes s'en mêlent", tout ira vite et bien. Elles ne peuvent demeurer passives dans aucun rôle et leur influence doit aller au secours des belles et bonnes causes. La lutte contre l'alcool s'impose à leur énergie, à leur générosité dans le bien ; non-seulement, elles ont à défendre leur propre foyer, mais elles ont aussi à sauvegarder la nationalité et l'honneur de notre pays.

Elles ne failliront pas à la tâche.

La ligue antialcoolique devrait aussi comprendre la lutte contre la cigarette, cette ennemie d'insignifiante apparence et qui est, cependant, plus redoutable encore que l'alcoolisme puisqu'elle s'attaque à l'enfance.

La loi défend de vendre des liqueurs à toute personne mineure ; aucun règlement n'empêche qu'on débite à l'enfant la cigarette dont l'œuvre est aussi néfaste que celle de l'alcool.

Demandez, en notre ville, aux directeurs des grandes écoles publiques, — je citerai des noms et des témoignages quand on voudra, — et tous s'accordent à dire que le nombre des petits fumeurs de cigarettes augmente de jour en jour, qu'on peut le constater à la mine stupide et abruti de ceux qui s'adonnent à ce dangereux passe-temps.

Une mère racontait à ce sujet que son fils, — âgé d'une douzaine d'années, — était tout à fait malheureux et incapable de s'appliquer à quoi que ce fut s'il était privé d'acheter des cigarettes. Et qu'il se plongeait dans une espèce de grisurie dès qu'il pouvait en fumer quelques-unes.

M. le juge Choquet, devant qui comparaissent tant de jeunes délin-

quants, interrogé à ce sujet, a déclaré que, tous les enfants qu'il était obligé de condamner à la prison ou à l'école de Réforme, avaient les doigts tachés par l'abus des cigarettes.

Je pourrais continuer de citer des témoignages tout aussi probants que ceux-ci, mais j'espère en avoir dit assez pour attirer l'attention des autorités à ce sujet.

Certes, je ne suis pas avec celles qui demandent la suppression radicale de la cigarette. C'est aller beaucoup trop loin. Mais ce qui devrait être empêché par la loi, c'est la vente des cigarettes aux enfants.

On les débite maintenant à un sou pour deux cigarettes. Quel est l'enfant qui n'a pas de temps en temps, sinon chaque jour, un sou à dépenser ? Il faut peu de chose pour que la passion de la cigarette s'empare de tous ces petits bonshommes, et avec quels résultats, grand Dieu !

Protégeons l'enfance. Sauvons-la. C'est en elle qu'est l'espoir de notre pays. Défendons-la contre elle-même.

La Fédération Nationale ne devra pas borner son œuvre à la guerre à l'alcoolisme. Qu'elle ajoute, à son noble programme, la lutte contre la cigarette chez l'enfance, afin de mériter mieux encore de la patrie.

Françoise.

La nature a dit à la femme: sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. — Beaumarchais.

.....La femme est la guerrière puissante et inexorable que la nature, dans le but caché de propager l'espèce, a armée jusqu'aux dents et jusqu'aux yeux pour subjuguier et vaincre l'homme.—S. du Box.

Clubs Feminins

PRESQUE au même moment où l'on fondait à Montréal, en décembre dernier, le premier club des Femmes, au Canada, on inaugurerait à Paris, un cercle de femmes, appelé le "Lyceum", et le premier club féminin en la Ville-Lumière.

Plus heureux que le nôtre qui n'est pas encore dans ses meubles, il est installé rue de la Bienfaisance dans un hôtel magnifique, avec des décorations, des boiseries et des portes dignes d'un musée.

Les journaux parisiens ont décrit la beauté de ses salons de réception et d'exposition ; l'élégance et la distinction de l'ameublement.

Le "Lyceum" ne borne cependant pas son rôle à être beau, il veut surtout être utile. Et voici comment : Il mettra en relations les femmes, à quelque nationalité qu'elles appartiennent, qui s'intéressent sérieusement aux arts : littérature, peinture, musique, etc.

N'est-ce pas déjà faire acte de féminisme bon ?

Les femmes de lettres, comme bien vous le pensez, seront surtout là, chez elles. Elles pourront se rencontrer, causer, dîner entr'elles et la "Chronique" du club, qui va désormais paraître le 15 de chaque mois, signalera leurs articles, leurs volumes, tous leurs travaux littéraires, en un mot.

Les sociétaires, résidant à l'étranger, pourront trouver, au Lyceum, à leur passage à Paris, une généreuse hospitalité. Les chambres y sont confortables et élégantes, et, au restaurant, attaché à l'établissement, les membres peuvent prendre leurs repas et inviter leurs amies.

Il y a encore des salles de lecture, des salles où l'on peut travailler, d'autres où l'on peut se reposer, des salles de thé, et que sais-je encore !

Voilà un cercle féminin qui devrait servir de modèle aux "Women's club of Montreal" ; car au "Lyceum", non-seulement, on pourvoiera au confort matériel et intellectuel de ses membres, mais ce sera aussi une

œuvre de mutualité bienfaitrice intellectuelle, où les jeunes, les débutantes, celles que les circonstances sociales obligent à travailler trouveront l'appui et l'encouragement désirables.

Mme la duchesse douairière d'Uzès est la présidente du "Lyceum". Parmi les membres nous remarquons : Mme Alphonse Daudet, Mme Juliette Adam, Mme la marquise de Ségur, la princesse de Faucigny-Lucinge, Mme la duchesse de la Roche-Guyon, Mme Pierre de Coulevain, Mme Arvède Barine, Mme Félix-Faure-Goyau, Mme la comtesse de Puliga (Brada), Mme Dieulafoy, etc., etc.

Trois Canadiennes ont eu l'honneur d'être admises au Lyceum en qualité de membres ; ce sont, Mmes R. Dandurand, Danielle Aubry, et Françoise.



Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte.

Souvenir Historique

CHÈRE Françoise,

J'ai pensé à vous offrir un petit cadeau que j'aurais dû vous expédier à la Noël, pour les nombreux lecteurs de votre intéressante revue.

C'est une photographie prise à New-York, du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, qui vint au Canada vers 1862, et qui eût l'amabilité d'offrir, à cette occasion, à la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, la déesse de bronze qui orne aujourd'hui le sommet de la colonne élevée à Sainte-Foye, à la mémoire des braves soldats tombés sur le champ de bataille des campagnes de 1759-1760.

Je me suis souvenu, en faisant cette trouvaille au fond d'un coffret contenant les vieux papiers de mon père, que ce fut celui-ci qui, en qualité de membre du cabinet Sicotte-McDonald, et à titre de fils d'un vieux soldat du premier Empire, fut chargé de recevoir le prince officiellement à son arrivé à Québec.

Cette photographie peut avoir aujourd'hui une valeur historique assez

considérable, surtout en France où elle peut être inconnue.

Je ne vous cacherai pas que j'ai eu une émotion en voyant pour la première fois le portrait du prince.

N'est-ce pas que ce sont bien-là les traits de son oncle, le grand Empereur ?

Il ne lui manque réellement que

... la redingote grise
Et le petit chapeau

comme dit si bien Théophile Gautier quelque part dans "La Comédie de la Mort".

Maintenant, présentez les armes, mademoiselle Françoise, ou plutôt votre plume si artistiquement taillée.

Reproduisez l'image du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, si toutefois vous la trouvez digne d'orne les colonnes de votre journal.

Mais, en attendant, s'il vous plaît, tendez-moi cordialement la main, pour que je puisse vous souhaiter une bonne et heureuse année.

Eudore Evanturel.

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.
—De Bonald.

Banquet d'Etudiants

QUEBEC, décembre 1907.

C'EST l'idéal d'une fête joyeuse ! Rien de comparable à ces juvéniles et enthousiastes agapes.

C'est comme un arrêt de la vie pendant lequel vous avez toutes les illusions du passé. C'est une envolée vers cette chère et lointaine jeunesse qui nous apparaît avec toutes ses ardeurs, ses espérances, ses chaudes amitiés, et que dirai-je, cet amour qui a fixé le sort et l'avenir de la plupart d'entre nous.

Au banquet d'hier soir, soixante-quinze universitaires, tous étudiants en droit, étaient réunis dans la grande salle du Saint-Louis.

Nous avons admiré leur bonne tenue, leur réserve, leur digne maintien et surtout le respect accentué pour leurs devanciers dans la vie professionnelle.

Ce banquet était présidé par M. Lucien Lebrun qui s'est acquitté de cette tâche avec toute la délicatesse d'un expert.

Parmi les invités, on voyait à la table d'honneur, des juges, des ministres, des professeurs, le bâtonnier, et quelques notables du Barreau.

Va sans dire, que Mgr Mathieu, recteur de l'Université, était de la partie.

C'est pourtant un pauvre convive, car abstème, il ne boit rien, et son estomac rebelle lui défend de jouer de la fourchette.

Il n'y a qu'une chose qu'il digère bien, c'est le bonheur d'être au milieu de ses élèves.

Car, voyez-vous, les étudiants, c'est sa chose, les étudiants composent sa famille et il a pour règle que le père doit prendre part aux joies de ses enfants lorsqu'ils s'amuse.

Quel sage Mentor !

Quelle paternelle et efficace direction ne donne-t-il pas à ses enfants, comme il se plaît à les appeler !

Si ce prêtre patriotique avait la moitié du levier si désiré par Archimède, comme il saurait donner à no-

tre race une sérieuse poussée vers le progrès!

Mais ce levier lui fait défaut, car les riches s'obstinent à ne pas le lui donner.

Parmi les assistants on remarquait entre autres : sir François Langelier, doyen de la faculté de droit. Les élèves ont plus que de la vénération pour leur distingué professeur, c'est un culte qu'ils professent à l'égard de cet homme né professeur et qui enseigne le droit depuis 44 ans.

L'honorable M. Flynn, bâtonnier, a répondu à la santé du Barreau. Comme toujours il a parlé en sage et en philosophe.

La magistrature eut pour interprètes les juges Lemieux et McCorkill. Le juge Lemieux adopta la note riieuse, mêlée de quelques sarcasmes à l'adresse de ces "laudatores temporis acti" qui se plaisent à glorifier l'ancienne magistrature aux dépens des juges actuels.

M. Gouin, Premier-Ministre et procureur-général, a aussi parlé. Son discours a été un chapitre merveilleux de délicats conseils donnés à ceux qu'il a appelés les maîtres de l'avenir. C'est un régal littéraire que d'entendre M. Gouin. Superbe de forme, il puise sans cesse et sans manquer son coup, dans un abondant vocabulaire, l'expression juste pour rendre d'heureuses pensées.

M. Chapais, réclamé avec instance, a dit quelques mots. Vous savez qu'il est l'un des orateurs des grandes fêtes et qu'il promène avec un égal bonheur son gracieux atticisme de ses livres et de ses écrits, au fauteuil de conférencier, à la tribune publique, et même, hélas! au Conseil Législatif.

Plusieurs des élèves ont proposé des santés, et l'ont fait avec un tact et un brio de paroles qui dénotent beaucoup de culture d'esprit.

En admirant cette intéressante jeunesse, je me disais: il est bien faux ce brocart souvent répété et inventé pour servir quelque mauvais dessein, "que le talent n'a pas d'héritiers".

La réunion d'hier au soir a donné un solennel démenti à cette formule, exagérée. Ainsi parmi les étudiants de mérite il y avait Louis-Alphonse Pouliot, qui appartient à une famille dans laquelle, de père en fils,

il y eut des hommes de loi. Son grand-père, Jean-Baptiste Pouliot, ancien député, était un notaire considéré; son père est avocat et professeur à l'Université Laval; il est le neveu de Charles-Eugène Pouliot, député et avocat de grand talent, que la mort a ravi trop tôt à l'estime générale; et aussi de Camille Pouliot, avocat, au barreau de Fraserville.

Louis Larue est le fils de M. le juge Larue qui a fourni sur le banc une carrière utile et honorable.

Arthur Fitzpatrick est le fils de sir Charles Fitzpatrick, l'éminent juge en chef du Canada.

L'honorable Wincelas Larue, notaire de grande expérience, en son vivant conseiller législatif, est le père de Wincelas Larue qui a présenté la santé des professeurs.

Paul Drouin est né aussi dans une atmosphère légale, son père étant notre digne concitoyen et le ci-devant bâtonnier.

Lionel Cannon, est le fils de M. le juge Cannon, et le frère de M. Arthur Cannon.

Enfin John Hackett, délégué des étudiants du McGill, à qui je prédis du succès, s'il reste fidèle à lui-même. Il est le fils de l'honorable M. Hackett, conseiller du Roi, et ancien ministre, dont la verve irlandaise reste toujours entraînant, malgré qu'il soit au tournant de la vie.

Mais si ces jeunes gens ont l'avantage de compter dans leurs familles des noms qui servent d'exemple et d'émulation, il ne faut pas, d'un autre côté, que ceux qui sont nés dans d'humbles conditions oublient que, dans notre pays démocratique, la médiocrité et la pauvreté ont produit les meilleurs talents et les plus grands génies.

Je suis revenu de cette fête, presque rajeuni, car j'y avais pris une forte dose de bonne et de belle humeur qui adoucit les aspérités des fonctions judiciaires.

Un Ancien Elève.

Les femmes savent mieux feindre, se posséder et conduire une intrigue que les hommes.—Dubay.

Sans les femmes, les deux extrêmes de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisir.—J.-L. Mabire.

L'Hôpital des Enfants

UN groupe de dames, présidé par Mme L. de G. Beaubien, vient de fonder, en notre ville, un hôpital pour les enfants malades.

L'œuvre est naissante, on ne sait encore ce qu'elle fera, mais ce que l'on peut affirmer sans crainte c'est qu'elle est utile et nécessaire.

On parle beaucoup de la fécondité canadienne, mais ce qui se dit moins c'est que cette fécondité qui peuple notre pays et qui doit donner à notre nationalité une prépondérance sur les autres voit son œuvre grandement entravée par la mortalité infantile.

Jusqu'à ce jour, nos hôpitaux ont soigné bien des misères mais aucun ne s'est exclusivement occupé des enfants. Le nouvel hôpital Sainte-Justine comble donc une lacune, et, nul doute qu'il s'attirera,—si ce n'est déjà fait—les sympathies de nos concitoyens et surtout celles de toutes les mères.

Françoise.

"Donnez-moi une modiste qui a du goût, et je vous garantis qu'elle embellira la plus laide personne au monde."

C'est Madame de Genlis qui disait cela, et elle en savait quelque chose, car, n'étant pas jolie, elle se reposait complètement sur le goût de sa modiste.

En effet, un joli chapeau, allant bien à la figure qu'il coiffe est toujours sûr de rehausser les avantages, tant minces sont-ils, de la personne qui le porte. Ce ne sont pas toutes les modistes qui ont ce privilège, car le goût est comme le talent : on naît avec lui, il ne s'acquiert pas. Si l'on veut être sûre de rencontrer cette condition première dans l'art de faire un chapeau il faut aller chez Mme Pageau, une modiste qui fera avant peu sa marque dans la confection des chapeaux.

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis



CONTE INDIEN

LA PARJURE

Au rythme lent de la ballade, le bébé de bronze, aux grands yeux de velours noir, s'était endormi sur une fourrure, près du feu chétif dont les flammes l'éclairaient de lueurs fugitives.

Silencieuse alors, l'Indienne se leva, et vint soulever le lambeau de cuir qui fermait la tente.

Au dehors, la nuit calme et lumineuse des étés septentrionaux, s'étendait sur la nature apaisée.

L'atmosphère extrêmement lucide avait, par une étrangeté fréquente sous ces hautes latitudes, détruit les lois de la perspective, et sous la patine bleutée, que la clarté de la lune mettait aux choses, les premiers plans et les lointains apparaissaient avec un égal relief.

Le spectacle était singulier, à part la diversité des flores on eut juré une aquarelle japonaise.

Mais le charme de cette vie merveilleuse ne semblait pas avoir d'emprise sur l'âme fruste de l'Indienne.

Tout droit, ses yeux allèrent au grand lac, dont les courtes vagues bruissaient sur le sable.

Elle regarda anxieusement...

Pas une pirogue sur l'immensité.... Rien que des lumières frémissantes, qui se jouaient au dos des vagues.

Elle écouta, croyant avoir perçu une vague cadence de pagaie...

Ce n'était que le sourd murmure des eaux, puis là, sous la tente, les vagissements du bébé qui rêvait...

Un temps indéfini s'écoula, très long peut-être...

L'Indienne avait gardé sa pose anxieuse, vibrant à des bruits imaginaires, espérant toujours que là-bas, du fond du lac, le canot d'écorce de son époux, allait surgir.

Les teintes bleues du Levant ont pâli à la longue ; le lac est demeuré désert.

L'enfant qui s'éveillait a rappelé l'Indienne sous la tente.

Elle a ranimé le feu presque éteint, et repris la ballade au rythme lent.

Machinale, sa voix redit les mots, tandis qu'un songe anxieux occupe son esprit.

La longue et vaine attente de son époux l'emplit d'un effroi immense...

Elle fait le compte, sur ses doigts, du nombre de soleils qui se sont couchés depuis son départ...

Elle en trouve sept... sept longs jours passés solitaires dans cette baie déserte où le mépris de sa tribu l'a reléguée avec son époux, un visage pâle, venu des contrées de l'Est, du là-bas si lointain, dont l'existence est une légende et un mystère.

"Car Minehaha a commis cette insulte à sa race."

"Elle a pris pour époux un homme blanc."

"Elle a brisé le cœur du jeune brave qui l'aimait."

Sur ce thème, le barde de la tribu a déjà composé une longue ballade, que les jeunes squaws, chantent en revenant de la pêche, au crépuscule, dans leurs canots d'écorce.

"Honte soit sur elle, et qu'on la bannisse d'avec les siens."

...Elle a quitté le village natal avec son époux et ils sont venus dans cette crique déserte, abriter leur union réprouvée...

Un... deux... quatre... sept soleils qu'importe à Minehaha le mépris qu'on lui prodigue... Elle aime le Visage Pâle et l'amour que celui-ci lui montre lui semble une compensation magnifique.

Depuis deux étés ils vivent heureux... et dans la paix tranquille de leur union, Minehaha a tout oublié... tout... même les menaces du fiancé trahi, qui l'effrayaient si fort au début...

Les jours ont passé dans une félicité parfaite, qu'a encore accru un jour, la venue d'un bébé de bronze clair, aux grands yeux de velours noir.

...L'aube est venue, avec des gazouillis d'oiseaux invisibles...

Obstinément, l'Indienne refaisait toujours le compte qui l'angoissait...

couchés depuis le départ de l'époux dans sa pirogue, chargée de poissons qu'il allait vendre au fort voisin... Depuis deux soleils il devrait être de retour...

Dans l'esprit de Minehaha, peu habile à analyser ses sensations, des visions funèbres s'évoquent confusément...

Elles pressent qu'un malheur a dû survenir... Que peut-être son époux...

Mais non, cela n'est pas... Tout à l'heure le Visage Pâle va revenir, en chantant à pleine voix selon sa coutume des ballades de son pays...

Et puis dans sa pensée, un voile mystérieux se déchire... Soudain, l'Indienne a conscience du parjure commis en répudiant le fiancé de sa race.

Oh! si le Grand Esprit qui réside là-haut par-delà les nuages allait donner une sanction aux paroles prophétiques du vieux barde!

"Puis, un jour, la Face Pâle, le cœur désenchanté reprendra le chemin du pays où fume la hutte de ses pères et Minehaha la parjure demeurera seule... seule..."

Et la douce ballade, la ballade berceuse au rythme lent, qu'elle murmure s'entre coupe de sanglots étouffés....

Au soleil couché, Minehaha résolument a pris le chemin qui mène au fort en serpentant le long des eaux bleues du lac.

Elle veut savoir... l'incertitude est trop cruelle...

Mais point n'a été besoin pour elle d'aller jusqu'à l'établissement des blancs ; à mi-chemin elle a rencontré deux indiens de la tribu, qui ont ri en la voyant.

La honte au front, elle a osé interroger tellement l'inquiétude la torturerait...

Et ce qu'elle a appris l'a jetée sans force, à demi-inconsciente sur le sol, tandis que, dans leur haine satisfaite, les autres s'éloignaient en continuant leur rire...

Oh! honte... jamais plus elle ne reverra son époux blanc...

Pauvre d'elle qui a cru les serments faits d'une langue menteuse... qui a parjuré sa foi pour un félon... Oh! honte... honte...

Avec des détails, dont la précision cruelle ne lui permet, hélas! d'être

incrédule, les Indiens lui ont appris que la Face Pâle avait repris, l'avant-veille, la route du sud avec un convoi de gens de sa race...

Il est parti alors que Minehaha, son épouse, l'attendait l'âme angoissée, en chantant des ballades pour endormir leur fils, le bébé de bronze aux grands yeux de velours noirs...

De honte et de douleur, l'Indienne a enfoui son visage dans ses mains, et des larmes brûlantes filtrent entre ses doigts... pendant que les paroles du vieux barde chantent, ironiques, à ses oreilles...

"Puis un jour la Face Pâle, le cœur désenchanté, reprendra le chemin du pays où fume la hutte de ses pères.

"Et, Minehaha, la parjure, demeurera seule... seule... et elle deviendra la risée des petits enfants et des femmes..."

Jean de Nobon.

Legal (Alta), décembre 1907.

Notes sur la Mode

L'échancrure ou plutôt le décolletage des robes du soir s'encadre avec beaucoup d'avantage avec de la fourrure. Naturellement, cette fourrure ne devra pas être épaisse et ne dépasser la robe que d'un filet.

Les tulles à pois sont la rage du moment.

Les broderies de perles en verre, les perles tubulaires, les paillettes métalliques un peu de toutes les couleurs garnissent avec chic les robes habillées.

La soutache (braid) est très à la mode; on en garnit autant que l'on peut les robes de draps et même d'un tissu plus léger.

Les manches vont toujours se rétrécissant. On fera bien de les surveiller dans la confection de nouvelles toilettes.

A Berthe C.—Mettez des bretelles en dentelle sur votre blouse de soie. Ce sera charmant et léger.—Des petits plis froncés sur les hanches utiliseront ce que votre vieille jupe a de trop large dans le haut, tout en laissant au bas toute son ampleur.

Cigarette.



Nous commençons, avec ce numéro, la publication d'un roman, avec l'auteur, M. Jean Saint-Yves, nous a fait le grand honneur de nous adresser spécialement pour le "Journal de Française".

La "Route s'achève", — tel est le titre de ce livre, — c'est, comme le dit justement l'auteur, dans sa lettre-préface, une œuvre de "volonté vers le bien". Pierre de Lestrac a hérité de sa mère, un cœur sensible et délicat. Après un amour désenchanté, il s'applique à s'oublier lui-même pour n'être plus qu'aux malheureux, à faire le bien, professe-t-il, "c'est la vraie dignité de la vie".

C'est assez dire quels nobles et généreux sentiments animent et le héros et l'auteur.

Si Jean Saint-Yves n'est pas assez connu au Canada, nous ne doutons pas que "La Route s'achève" lui établira parmi nous la solide et brillante réputation d'écrivain dont il jouit depuis longtemps dans son pays.

L'auteur de "La Route s'achève", ouvrage couronné par l'Académie, est membre de la Société des Gens de Lettres, et a déjà écrit plusieurs livres, entr'autres: "Le Roman d'un Officier", "L'Etape silencieuse", etc. Le "Correspondant" doit publier incessamment un dernier roman qu'il vient de terminer à la demande de cette importante revue.

N'oublions pas de mentionner un autre livre qui a fait sensation, intitulé: "Sur les côtes de la Meuse", impressions d'officier, et pour lequel Jules Claretie a écrit une préface émouvante.

Nous aimerions à reproduire les critiques élogieuses qui ont salué "La Route s'achève", dès sa publication.

Citons au moins quelques lignes extraites d'un long article de Marcel Ballot, dans le "Figaro":

"Dans un très personnel et très agréable roman, M. Jean Saint-Yves, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs du "Figaro", nous annonce que la "Route s'achève"..... Il se propose en effet de concilier, — ni plus ni moins — la doctrine de Nietzsche et celle de Tolstoï. Rapprochement assez imprévu, d'où Pierre de Lestrac, le héros du livre, va tirer sa conception toute chrétienne et toute orthodoxe de sa vie....."

M. Emile Faguet, dans la "Revue latine", écrit :

"Cela est plein de talent... L'auteur a des yeux pénétrants et une âme à la fois virile et tendre... C'est un très beau livre comme pensée générale et comme sentiments."

M. Maurice Donnay écrit à l'auteur:

".....Je viens de terminer "La Route s'achève", qui est un livre très noble. Ce Pierre de Lestrac est un joli type d'officier français. J'ai l'idée qu'il vous ressemble comme un frère..."

M. Paul Marguerite dit:

"J'ai lu "La Route s'achève"... Très sinôdrement je vous renouvelle mes compliments. Il y a dans ces tableaux un sens personnel, une émotion qui vous est propre, et une acuité de vision qui eut frappé Edmond de Goncourt, si épris de ce qu'il appelait "la vision directe..."

Nous avons assez cité pour préparer nos lecteurs à la fête intellectuelle que leur prépare "La Route s'achève".

Dans ce roman, nous suivrons une thèse sympathique sur un sujet militaire et social, en même temps que nous assisterons à une descrip-

tion saisissante des paysages du Sud-Algérien. Pierre de Lestrac commande un poste à Biskra, où il y a des palmiers et des fleurs, mais où aussi, le désert qui le guette lui imposera ses souffrances...

Avant de terminer, nous sommes heureuse de reproduire l'hommage de Jean Saint-Yves au puissant encouragement donné aux jeunes écrivains par une distinguée amie de notre journal.

"Je dois, nous a-t-il écrit, à Madame Adam, le plaisir de me voir imprimé pour la première fois avec l'Agha de Taggurth."

Remerciements

M. Avila Perrault, gérant de publicité de la "American Tobacco Co. of Canada", nous a fait le plaisir de nous adresser, à l'occasion du Jour de l'An, une magnifique reproduction, en couleurs, délicieusement encadrée, d'une des œuvres de notre artiste canadien, M. Julien, intitulé: "Going to the market".

Rien, assurément, ne pouvait nous être plus agréable et nous sommes reconnaissante à M. Perrault de sa générosité et délicate attention.

Parmi les jolis calendriers adressés au "Journal de Française", mentionnons ceux de la Banque d'Épargnes de la cité et du District de Montréal, La Sauvegarde, la Western Insurance Co., L'Association des Immeubles, et celui de MM. J. Gareau & Cie, pâtisseries en gros, dont l'alléchante illustration fait rêver de fondants et de gâteaux. A tous, nos remerciements.



"La Réflexion mûrit la pensée"

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Acoësoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.
320 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny.

LE POÈTE DE L' "HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par "Le Journal de Françoise," au bureau du Ministre de l'Agriculture)

(Suite)

Un type bien amusant, dans sa vanité de rustique mal dégrossi, est le Canadien retour des Etats.

Je ne veux pas insinuer ici, que le contact de nos entrepreneurs voisins est forcément néfaste à l'Habitant.

Beaucoup y ont gagné la somme rondelette qui leur a permis de lever l'hypothèque qui grevait leur terre, et parfois aussi, des connaissances utiles.

Mais, très souvent, ils s'en sont revenus pas plus riches d'argent, bouffis de vanité, la cervelle gonflée de théories mal digérées qui en font de véritables grotesques, jusqu'à ce que les quolibets de leurs concitoyens restés au village et quelques ridicules déconvenues les aient débarrassés de ce vernis de mauvais aloi.

La première chose qu'ils perdent, c'est leur nom.

Drummond nous égaie avec les aventures de son Jean-Baptiste Trudeau devenu John B. Waterhole; cette transformation n'est pas une charge.

Noël Viens se change aux Etats en Christmas Coming; Thomas Boileau en Tom Drinkwater; et Jacques Vachon en Jim Cowan, etc.

Sa langue devient un assemblage plus extraordinaire que celle employée par Drummond, et il n'a pas d'excuse, car s'il lui est permis de massacrer l'idiome du voisin, il est impardonnable de torturer le sien propre.

Que dites-vous de ce français?

"Je cours chez le plombier, les waterpipes sont toutes bustés".

Ou encore :

"Va donc cri le p'tit boiler qu'est sur le stove dans la Room d'en haut pour le cleaner".

Quand le pauvre Buies entendait de pareilles horreurs, il entraînait, dit-on, dans des rages épiques, et il avait raison.

C'est à la conservation de leur langue que les Canadiens doivent d'être restés une nation.

Ils devraient donc la garder, jalousement, pure de tout alliage. Car, comme l'a si bien dit, Frédéric Mistral, notre grand poète provençal :

"Qui tient la langue, tient la clé qui de ses chaînes le délivre."

Drummond nous fait de Jean-Baptiste Trudeau dit John B. Waterhole, la plus joyeuse caricature et la plus vraie car il évite soigneusement la charge et reste malgré tout bienveillant pour son modèle.

Voici ce qui advint à John B. Waterhole.

W'en I was young boy on de farm, dat's twenty year ago,
I have wan frien' he 's leev near me, call Jean Bateese Trudeau,
An offen w'en we are aloné, we lak for spik about
De tam w'en we was come beeg man, wit' moustache on our mouth'.

Bateese is get it on hees head, he's too moche educate
For mak' de habitant farmerre — he better go on State—
An' so wan summer evening we're drivin' home de cow,
He's tole me all de whole beez-nesse—jus' lak you hear me now.

"W'at's use mak' foolish on de farm? dere's no good chances lef'
An' all de tam you be poor man—you know dat's true you'se't';
We never get no fun at all—don't never go on spree,
Unless we pass on'noder place, an' mak' it some monee.

"I go on Les Etats-Unis, I go dere right away,
An' den mebbe on ten-twelve year, I be riche man some day,
An' w'en I mak' de large fortune, I come back I s'pose
Wit' Yankee famme from off de State, an' monee on my clothes.

I tole you somet'ing else also — mon cher Napoleon,
I get de grande majorité, for go on parliament,
Den bul' fine house on borde l'eau—near w'ere de church is stand,
More finer dan de Presbytere, w'en I am come riche man!"

I say: "For w'at you spik lak dat? you must be gone crazee,
Dere 's plaintee feller on de State, more smarter dan you be,
Beside she's not so healte place, an' if you mak' l'argent,
You spen' it jus' lak yankee man, an' not lak habitant.

"For me Bateese! I tole you dis: I 'm very satisfy—
De bes' man don't leev too long tam, some day Ba Gosh! he die—
An' s'pose you got good trotter horse, an' nice famme Canadienne
Wit' plaintee on de house for eat.—W'at more you want ma frien'?"

But Bateese have it all mak' up, I can't stop him at all,
He 's buy de seconde classe tigarette, for go on Central Fall,—
An' mit' two-t'ree some more de boy,—w'at t'ink de sam' he do,
Pass on de train de very nex' wick, was lef' Rivière du Loup.

Wall! mebbe fifteen year or more, since Bateese go away,
I fin' mesef Rivière du Loup, wan cole, cole winter day,
De quick express she come hooraw! but stop de soon she can,
An' beeg swell feller jomp off car, dat's boss by nigger man.

He's dressim on de première classe, an' got new suit of clothes,
Wit' long moustache dat's stickim out, de 'noker side hees nose,
Fine gol' watch chain,—nice portemanteau,—an' long, long overcoat,
Wit' beaver hat—dat's yankee style,—an' red tie on hees t'roat,—

I say "Hello Bateese! Hello! Comment ça va mon vieux?"
He say: "Excuse to me, ma frien' I t'ink I don't know you."
I say: "She 's very curis t'ing, you are Bateese Trudeau,
Was raise on jus' sam' place wit' me, dat's fifteen year ago?"

He say, "Oh yass dat's sure enough.—I know you now firs' rate,
But I forget mos' all ma French since I go on de State.
Dere's noder t'ing bring on your head, ma frien' and mus be tole
Dere 's Bateese Trudeau no more, but John B. Waterhole!"

"Hole on de water's" fenny name for man w'at 's call Trudeau,
Ma frien's dey all was spik lak dat, an' I am tole heem so—
He say "Trudeau an' Waterhole she 's jus' about de sam'
An' if you go for leev on State, you must have Yan'ee nam'."

Den we invite heem come wit' us, "Hotel du Canadaw",
W'ere he was treat mos' ev'ry tam, but can't tak' w'isky blanc,
He say dat's leetle strong for man jus' come off Centrall Fall,
An' "tabac canayen", bedamme! he won't smoke dat at all!—

But fancy drink lak "Collongs John" de way he put it down,
Was long tam since I don't see dat,—I t'ink he's goin' drown!—
An' fine cigar cos' five cent each, an' mak' on Trois-Rivières.
L'enfant! he smoke beeg pile of dem — for monee he don't care!—

I s'pose meseff it's t'ree o'clock w'en we are t'roo dat night,
Bateese, hees fader come for heem, an' tak' heem home all right,
De ole man say Bateese spik French, w'en he is place on bed—
An' say bad word—but w'en he wake—forget it on hees head.—

Wall! all de winter w'en we have soirée dat's grande affaire,
Bateese Trudeau, dit Waterhole, he be de boss man dere,—
You bet he have beeg tam, but w'en de spring is come encore,
He's buy de première classe tiquette for go on State some more.

You 'member w'en de hard tam come on Les Etats-Unis,
An' plaintee Canayens go back for stay deir own contrée?
Wall! jus' about 'dat tam again, I go Rivière du Loup,
For sole me two t'ree load of hay,—mak' leetle visit too.—

De freight train she is jus' arrive—only ten hour delay,—
She's never carry passengaire—dat's w'at dey always say,—
I see poor man on char caboose—he's got heem small valise,
Begosh! é nearly tak' de fit,—It is...—it is Bateese!

He know me very well dis tam, an' say "Bonjour, mon vieux,
I hope you know Bateese Trudeau was educate wit' you;
I 'm jus' come off de State to see ma familiee encore,
I bus' meseff on Central Fall.—I don't go dere no more."

"I got no monee — not at all — I'm broke it up for sure —
Dat's locky t'ing, Napoléon, de brakeman Joe Latour
He's cousin of wan frien' of me call Camille Valiquette,
Conductor too's good Canayen — don't ax me no tiquette."

I tak' Bateese wit' me once more "Hotel du Canadaw"
An' he was glad for get de chance drink some good w'isky blanc!
Dat's warm heem up, an' den he eat mos' ev'ryt'ing he see,
I watch de w'ole beez-nesse meseff — Monjee! he was hongree!

Madame Charette wat's kip de place get very much excite
For see de many pork an' bean Bateese put out of sight
Du pain doré — potato pie — an' 'noder t'ing he dere
But w'en Bateese is got heem t'roo — dey go I don't know w'ere.

It dont 't long for tole de news "Bateese come off de State"
An' purty soon we have beeg crowd, lak village she's en fête
Bonhomme Maxime Trudeau hese'f, he's comin' wit' de pries'
An' pass' heem on de "Room for eat" w'ere he is see Bateese.

Den ev'rybody feel it glad, for watch de embrasser
An' bimeby de ole man spik "Bateese you here for stay?"
Bateese he's cry lak beeg bébé, "Bà, j'veux rester ici.
An' if I never see de State, I'm sure I don't care — me."

"Correc'," Maxime is say right off, "I place you on de farm
For help your poor ole fader, won't do you too moche harm

Please come wit' me on magasin, I feex you up — bà oui,
An' den you're ready for go home an' see de familiee."

Wall! w'en de ole man an' Bateese come off de Magasin,
Bateese is lcs' hees yankee clothes — he's dress lak Canayen
Wit' botts sauvages — ceinture fléchée — an' coat wit' capuchon,
An' spik français au naturel, de sam' as habitant.

I see Bateese de oder day, he's work hees fader's place
I t'ink mese'f he's satis.y — I see dat on hees face,
He say: "I got no use for State, mon cher Napoléon,
Kebeck she's good enough for me, — Hooraw for Canadaw."

Une autre pièce d'aussi bonne venue est: "Mon frère
Carille" retour du Mexique où il était devenu, di-
sait-il, toréador.

Pour montrer à ses compatriotes, ébahis, ce qu'é-
tait une course à l'Espagnole, il emmanche un cou-
teau au bout d'un bâton, et part en guerre contre un
petit "Taureau de quatre piastres", qui ne désirait
que la paix.

Mon frère Camille, en présence d'un ennemi aussi
débonnaire, se sent enflammé d'un courage surhumain.

Malheureusement, il avait compté sans sa superbe
cravate rouge.

Aussitôt que le petit "Taureau de quatre piastres"
aperçoit cet ornement, il entre en fureur et charge
mon frère Camille, qui gagne la barrière la plus pro-
che avec la rapidité d'un cerf. Pas assez vite toute-
fois, hélas!

La tête du petit taureau vient en contact avec la
partie la plus charnue de son individu, et, il est pro-
jeté dans les airs, d'où il retombe couvert de honte
et débarrassé de sa fausse gloire.

Si quelque ironie se cache sous la gaieté du vers,
c'est une ironie sans méchanceté. L'original ne sau-
rait qu'en rire.

Ceci nous amène aux pièces humoristiques qui
sont nombreuses dans Drummond. La plus célèbre de
toutes est: "Le naufrage de la Julie Plante", qui a
été récité, reproduit et même chanté d'un bout à
l'autre du continent américain. Plusieurs cercles nau-
tiques en ayant fait leur chanson de "Club".

L'histoire de ce poème est curieuse. C'est une des
premières œuvres de Drummond, qui était tout jeune
homme quand il la composa.

De nombreuses copies s'éparpillèrent de côtés et
d'autres. Et l'auteur étant inconnu à l'époque, cer-
tains conteurs, peu scrupuleux, se firent une réputa-
tion locale en s'en attribuant la paternité.

Quand l'Habitant parut, la Julie Plante, au re-
bours de "L'Enfant trouvé", avait trop de pères.

Une polémique violente s'éleva entre Georges C.
Rankin et Edward Sandys, rédacteur au "Outing".

Mr Georges C. Rankin prétendait que le naufrage
de la Julie Plante était l'œuvre de Mr. Frank Mor-
ton, agent du Michigan Central, à Détroit, et, que
le lieu, où se serait passé l'incident qui a servi de thème
à la pièce, serait le Lac Saint-Clair et non pas le
Lac Saint-Pierre.

La première strophe aurait dû se lire ainsi :

On wan dark night on lac Saint Claire,
De win wus blow, blow, blow!
When de crew of de 'ood skow Julie Plante,
Got skared and run below —
Fur de win wus blow lac hurreecan

Banbye she's blow some more,
When the skow buss hup juse off Grosse Pointe,
Wan acre from de shore.

La chanson, car c'était une chanson, aurait été chantée, pour la première fois, en 1869 ou 1870, à Détroit sur l'air : "Blow ye winds of morning, Blow ye winds heigh".

Dans l'hiver de 1884-85, Mr Rankin écrivit une courte pièce intitulée "l'Habitant" qui fut jouée à Montréal, dans l'été de la même année, au Montreal Théâtre, dirigé par Mr William Lytell. La chanson était intercalée dans la pièce, avec des modifications qui la rendaient conforme à la version de Drummond.

Ultérieurement, cette courte saynète fut transformée en une pièce en quatre actes, dont le manuscrit fut volé à Mr Rankin et qui fut représentée sous le nom de "The Canuck", (terme de mépris par lequel les Américains désignent les Canadiens). La chanson s'y trouvait encore, conforme à la version de Drummond, et Mabel Burt remporta un gros succès avec cette ballade, qui est d'ailleurs la seule chose intéressante de la pièce.

Le docteur ne se donna pas d'autre peine, pour répondre à ses détracteurs, que de continuer à produire en dialecte anglo-canadien de charmants poèmes, dont beaucoup sont bien supérieurs à la Julie Plante.

C'était la meilleure riposte.

De leur côté, ils n'avaient qu'à en faire autant.

Ils se sont tenus cois, donc ils avaient tort. A l'œuvre on reconnaît l'artisan.

Si tout le monde est d'accord pour ne plus contester à Drummond la paternité de cette pièce, la discussion continue sur la question de savoir quelle est la vraie version : les Bas Canadiens veulent "Lac Saint-Pierre", mais les gens de Détroit tiennent à "Lac Saint-Clair" et à "Grosse Pointe."

Certains des arguments donnés en faveur de leur prétention méritent d'être cités :

"La situation du Lac Saint-Pierre est une pure conjecture. Certains prétendent qu'il est situé dans le Minnesota. Cependant les cartes de cet Etat n'en font pas mention.

Par conséquent, c'est une nappe d'eau insignifiante qui ne peut flotter aucune barge à bois. S'il y a là quelques barges, ce sont simplement de ces petits bateaux que l'on mène à la perche dans les eaux par conséquent, qui n'ont ni mâts, ni voiles, ni cabines, ni "cooks"; peu profondes, mais qui n'ont jamais pu prendre à bord en cette capacité la pauvre Rosie. Certains vers, qui parlent du canal de Lachine, pourraient induire à penser que le Lac Saint-Pierre serait peut-être une des expansions du Saint-Laurent, et en particulier, celle que l'on appelle "Lake St. Peter". Si c'est cela, ce n'est vraiment pas bien remarquable comme lac, puisqu'il n'a guère que 30 milles de long par 10 de large dans sa plus grande largeur. Les matelots et capitaines de barges ne devraient pas avoir grand plaisir sur une telle nappe d'eau. Il faut admettre que les paroisses françaises sont nombreuses sur ses rives mais le trafic des barges y est sans importance."

Et là dessus, ils entament les louanges du Lac St-Clair. Je n'ai aucun mal à dire du lac Saint-Clair ; il a toute ma sympathie. Mais les gens de Détroit devraient savoir que le Lac St-Pierre, qui, comme par hasard, se trouve être la même chose que le "Lake St Peter," fait partie du Saint-Laurent, et que sur cette "insignificant sheet of water", il y a une

foule de petits bateaux qui vont sur l'eau, et même grands, beaucoup plus grands, que ceux qui sillonnent le Lac Saint-Clair.

Voici d'ailleurs, le brandon de discorde :

A LEGEND OF LAC ST. PIERRE

On wan dark night on Lac St. Pierre,
De win' she blow, blow, blow,
Got scar't an' run below —
An' de crew of de wood scow "Julie Plante",
For de win' she blow lak' hurricane
Bimely she blow some more,
An' de scow bus' up on Lac St. Pierre,
Wan arpent from de shore

De captinne walk on de fronte deck,
An' walk de hin' deck too —
He call de crew from up de hole
He call de cook also.
De cook she's name was Rosie,
She come from Montréal,
Was chambre maid on lumber barge,
On de Grande Lachine Canal.

De win' she blow from nor'-eas'-wes' —
De sout' win' she blow too,
W'en Rosie cry, "Mon cher captinne,
Mon cher, w'at I shall do?"
Den de captinne t'row de big ankerro
But still de scow she dreef,
De crew he can't pass on de shore,
Becos' he los' hees siceef.

De night was dark lak' wan black cat,
De wave run high an' fas',
W'en de captinne tak' de Rosie girl
An' tie her to de mas'.
Den he also tak' de life preserve,
An' jomp off on de lak',
An' say, "Good-bye, ma Rosie dear,
I go drown for your sak'."

Nex' morning very early
'Bout ha'f — pas' two — t'ree — four —
De captinne — scow — an' de poor Rosie
Was corpses on de shore,
For de win' she blow lak' hurricane
Bimely she blow some more,
An' de scow bus' up on Lac St. Pierre,
Wan' arpent from de shore.

MORAL:

Now all good wood scow sailor man
Tak' warning by dat storm
An' go an' marry some nice French girl,
An' leev' on wan beeg farm.
De win' can blow lak' hurricane
An' s'pose she blow some more,
You can't get drown on Lac St. Pierre
So long you stay on shore.

Cette piécette héroï-comique est certainement réussie, mais la popularité dont elle jouit en Amérique est surfaite.

(A suivre)

Pierre Lorraine



REMINISCENCES



DEPUIS longtemps j'avais fait le projet d'aller entendre une messe de minuit à la campagne. Il me tardait d'écouter à nouveau ces airs si touchants de nos cantiques d'autan que le modernisme de nos maîtres de chapelle a chassés de nos églises de ville, et de concert avec une jeune Montréalaise de mes connaissances, Josette D., à qui le projet souriait fort, nous prîmes le train-express le 23 décembre 1905, à midi, pour nous rendre à destination, par une journée piquante et ensoleillée.

L'amie qui nous avait si cordialement invitées, Marguerite V., m'avait écrit quelques jours auparavant :

«Je t'ai préparé une messe de minuit comme tu les aimes. Nous n'avons rien omis depuis le solennel "Minuit chrétiens" chanté par une belle voix masculine au timbre sonore, jusqu'au cantique si simple et si frais de "A son berceau", exécuté par un chœur d'enfants de 6 à 12 ans".

La perspective était alléchante, et ma compagne de voyage, Montréalaise pur-sang, qui n'avait jamais eu l'occasion de se trouver à pareille fête en battait des mains avec enthousiasme.

Nous arrivâmes à L. Vers les sept heures du soir, nous entrâmes en gare à la clarté de la lune et sous un ciel étoilé. Un accueil chaleureux nous attendait, et pendant que notre carriole filait au trot de deux magnifiques chevaux, faisant crier sous leurs fers la neige crissante, au milieu d'un bourg qu'on devinait joli et coquet sous le blanc manteau qui recouvrait le toit de ses maisons illuminées, ma compagne de voyage ne cessait de pousser des exclamations de plaisir.

Mais, ce fut bien autre chose quand, découvrant l'habitation de nos hôtes située sur une élévation au bout du village, nous enfilâmes pour y

aboutir, une avenue bordée de sapins chargés de neige, à travers les branches desquels passaient les rayons blafards de l'astre des nuits, pour déboucher devant une résidence quasi-seigneuriale brillamment éclairée. Une large galerie encerclait la maison en arrière de laquelle coulait une petite rivière servant à cette saison de patinoir, le "Montagnard" privilégié des enfants d'alentour.

Josette au comble de l'enthousiasme, ne cessait de répéter :

—Quelle place idéale, et que ce doit être joli ici en été, pendant que Mme V... nous souhaitait la bienvenue avec cette cordialité si franchement affectueuse des gens de campagne.

—Oh! madame, qu'il fait donc bon vivre ici, continua mon amie, et comme vous devez y être heureux.

Un sourire illumina un instant la figure un peu austère de notre digne hôtesse, et il me sembla que sa voix avait une intonation émue lorsqu'elle répondit :

—En effet, nous y sommes très heureux.

Elle l'avait bien gagné son bonheur la pauvre créature car, elle avait été cruellement éprouvée par les pertes successives de tous ses enfants dont deux seulement avaient échappé à la mort. Aussi entourait-elle d'un amour plein d'une sollicitude cette fille et ce fils dont elle était si fière et à si juste titre.

Les talents de Marguerite avaient donné encore plus qu'ils ne promettaient, et l'intelligence du frère, qui venait de passer de brillants examens de médecine, permettait aux parents de croire à un avenir qui s'annonçait si bien.

Le dîner fut gai et animé. Le docteur Laurent V... taquin, comme sont les frères de toutes les sœurs, ne cessait de décocher à l'adresse de la sienne certaines flèches révélatrices qui brûlaient son épiderme sensible.

Je savais depuis quelque temps

qu'un avocat très en vue de Québec, dont la clientèle n'était pas une chose à dédaigner, visitait assidûment la maison hospitalière de la famille V... Je ne savais au juste où en étaient les choses, car Marguerite, pour qui les affaires du cœur n'étaient pas un sujet favori de conversation, contrairement à la plupart des jeunes filles, ne m'avait jamais initiée à l'état de ses sentiments. J'avais toujours respecté cette réserve la comprenant trop légitime pour la discuter, mais je vous avouerai que la curiosité inhérente à mon sexe, et à l'autre aussi, pour être juste, était à l'affût, Oh! un affût tout amical, j'aimais beaucoup Marguerite, avec qui j'avais étudié aux Ursulines, et tout ce qui pouvait lui donner du bonheur en était déjà un grand pour moi,

Je crus démêler dans les taquineeries voilées de l'Esculape, que le monsieur en question, que Josette et moi étions si anxieuses de connaître, ne pourrait probablement se rendre à l'invitation qui lui avait été faite pour la Noël-ci, contrairement au désir qu'il en avait d'abord exprimé. De là découlait une longue tirade sur les désappointements dont la vie était semée, sur l'amertume de certains réveillons où un être chéri—si près et pourtant encore si loin—ne pourrait prendre part, etc., etc.

Ces badinages amenaient des sourires sur les lèvres de M. et Mme V... et nous amusaient, plus qu'on ne peut dire, Josette et moi.

Marguerite, d'apparence impassible, avait pris le parti le plus sage, celui de ne pas répondre, et adroitement, essayait de donner une autre tournure à la conversation. Mais elle avait affaire à forte partie et le jeune médecin, sans paraître y toucher, tenait toujours à ramener tout doucement sur le tapis, par un mot finement lancé, le sujet épineux.

La mère de notre héroïne mit fin à cette situation embarrassante en levant la séance, et nous passâmes au salon où le frère et la sœur, doués de superbes voix, nous régalerent à qui mieux mieux de chansons, duos, partitions d'opéras les plus connus, qu'ils rendaient avec un brio et une perfection rares à rencontrer chez de simples amateurs.

—Marguerite, chante-nous donc cet

extrait tiré de l'Hérodiade de Massenet que j'aime tant, dit Mme V... Je n'ai rien entendu pour me plaire autant, cela me va droit au cœur.

—Tiens, tiens, à toi aussi, maman, cela fait cet effet, dit l'insupportable Esculape, qui jouait ce soir-là en conscience son rôle d'enfant terrible. Décidément le cœur dans notre famille sera toujours la pierre d'achoppement. Dans tous les cas tu as raison de demander à Marguerite de nous chanter ce morceau, continua le rusé docteur, car rien ne saurait rendre l'expression qu'on doit y mettre quand elle dit :

Il est bon, il est doux
Sa parole est sereine.

ou bien :

Il parle, tout se tait.

Le ton, la mimique étaient si drôles que même Marguerite, qui fouillait rageusement dans sa musique pour trouver le morceau demandé ne put s'empêcher de rire.

—Je ne sais pourquoi les frères ont été mis sur la terre, dit-elle avec un geste de désespoir comique.

—Mais pour nous faire enrager, ma chère amie, reprit Josette toujours riant. Je m'y connais, allez, moi qui en ai quatre.

—Doucement, doucement, mesdemoiselles. Il me semble que vous vous montrez d'une ingratitude noire envers ces messieurs. Les événements de tous les jours sont là pour attester l'utilité des frères pour les sœurs des autres frères. Ce sont des prétextes tout trouvés à certaines visites, à quelques messages d'apparence anodine, etc, etc, etc...

—Il me fait plaisir de voir votre expérience, fis-je, très amusée de ce qui se passait.

—Oh! de l'expérience, ce que nous en avons Marguerite et moi! !

Il était impossible de garder son sérieux, ce que voyant l'amie Marguerite, pour mettre fin à la conversation, attaqua les premiers accords du morceau favori de sa mère.

Je ne sais si les remarques du malin docteur V. y étaient pour quelque chose, ou bien si vraiment la chanson de l'amour vibrante mélodieusement dans le cœur de Marguerite, mais jamais la voix pure de la jeune fille ne ressortait avec plus d'ampleur et d'expression que dans ce

chef-d'œuvre de Massenet. Ses inflexions si douces à certains passages nous donnaient l'impression d'une carresse fugitive que nous aurions voulu retenir. La dernière note nous laissa sous le charme de cette musique enchanteresse et pendant que nous félicitions notre amie de son succès, son frère, dont les yeux rieurs n'avaient cessé de nous épier, s'appretait à décocher à sa victime quelques nouveaux traits de sa verve endiablée, quand la servante emportant le thé détourna la conversation.

Nous nous séparâmes peu de temps après, heureuse de goûter un repos que sept heures de chemin de fer justifiaient pleinement.

Nous avions été averties par Marguerite que la journée du lendemain serait pour elle un temps exclusivement consacré à surveiller les dernières répétitions de la messe de minuit dont elle avait la direction, s'en remettant à son frère qui nous offrit galamment de nous faire les honneurs du village de L... et de ses environs.

Josette, qui n'avait jamais vu une campagne québécoise, à cette saison, ne cessait de s'extasier sur ses beautés.

—Est-il possible qu'on puisse s'enfuir dans une campagne comme celle-ci me disait-elle, en revenant vers les six heures d'une dernière excursion en dehors du village, au travers d'une forêt de sapins aux branches ployant sous leur fardeau blanc.

La journée avait été légèrement menaçante mais la nuit s'annonçait belle et étoilée, une nuit comme on aime à en voir à l'anniversaire de la naissance de l'Enfant-Dieu.

Nos chevaux pressaient leur allure sous la main énergique du jeune médecin, car nous étions en retard, et le dîner, ce soir-là, devait être avancé d'une demi-heure.

Une surprise nous attendait au retour : M. l'avocat T... était au salon.

—Je savais bien que cela finirait ainsi, me dit le jeune homme sotto voce, pendant que toute joyeuse du bonheur de Marguerite, Josette et moi étions présentées au monsieur en question dont la figure ouverte et franche gagna incontinent notre sympathie.

—Nous ne retarderons pas plus longtemps le dîner, dit Mme V. Il est d'ailleurs inutile d'attendre Marguerite dont les occupations sont multiples ce soir, et nous passâmes dans la salle à manger.

Plus le repas avançait, plus je devenais anxieuse de l'effet que produirait sur mon amie la vue du jeune Québécois, et je me reprochais presque de n'avoir pas trouvé un moyen de la faire avertir de la surprise qui l'attendait. Il me semble que dans son cas, j'eusse été si reconnaissante à celle qui m'eût aidé à sauvegarder la dignité de mes sentiments en me permettant de me composer une figure dont l'indifférence n'aurait pas exclu la cordialité.

J'en étais là de mes réflexions quand des pas bien connus se firent entendre sur la galerie. La porte s'ouvrit doucement et je perçus plutôt que je n'entendis la voix harmonieuse de notre amie fredonnant :

"Il est bon, il est doux..."

Un accès de fou-rire nerveux me saisit à la gorge et pour cacher mon trouble, je fis mine d'être occupée à boire une gorgée de thé pendant que M. V.... m'adressait une question.

Malheureusement, plus les pas se rapprochaient, plus la voix de Marguerite haussait de diapason. Finalement, au moment où celle-ci mettait la main sur le bouton de la porte, nous entendîmes distinctement ces mots chantés d'une manière plutôt plaintive et avec une emphase significative pour nous dans les circonstances :

Oh! quand reviendra-t-il, quand pourrai-je
[l'attendre!]

Je me sentis perdue, et instinctivement, comme le noyé qui s'attache à l'épave, je levai les yeux comme pour chercher un secours dans ma détresse. Mal m'en prit car je rencontrai le regard moqueur du docteur V.... qui semblait me dire : Mais riez donc, puisque le cœur vous en dit.

Ce fut la feuille de rose qui fit déborder la coupe, et je partis d'un éclat de rire homérique qu'une explosion volcanique n'eût pu arrêter. Ce fut le signal d'une débandade générale, et pendant cinq minutes, il fut impossible de s'entendre. Quand je relevai la tête, que j'avais enfouie dans ma serviette, ce fut pour voir

Josette toussoter dans son mouchoir, M. T... qui se tirait la moustache avec une énergie qui mettait en grand danger cet ornement de sa lèvre masculine; et Marguerite, la pauvre Marguerite, debout près de la porte de la salle à diner, rougissante et confuse, ne sachant trop ce qu'elle devait penser de notre hilarité intempestive.

Dussé-je vivre cent ans, jamais je n'oublierai cet instant. Il comptera parmi les plus heureux de ma vie, et quand plus tard nous rappellerons à Marguerite, devenue l'épouse aimée de l'homme de son choix, l'incident exhilarant que je viens de vous relater, nous ririons encore de bon cœur du comique de la situation où sans le vouloir elle s'était placée.

—Et moi qui y allais si innocemment, nous disait-elle. Je n'avais même pas remarqué ce que je fredonnais d'une manière si distraite. Afin de me reposer des airs que je venais de faire répéter tant de fois, j'avais, sans m'en apercevoir, adopté celui du chef-d'œuvre de Massenet, et voilà ce que je récoltai pour une distraction de mon esprit fatigué.

—Dans tous les cas cela ne vous a pas nui, lui dit Josette en l'embrasant, et pour nous, ce n'est pas le seul souvenir heureux que nous avons apporté de votre hospitalière demeure. Plût au ciel que nous trouvions partout cette cordialité si franche, cet accueil si généreux qu'on ne rencontre plus maintenant que chez nos bonnes vieilles familles de la campagne.

Tante Ninette

La réputation des chapeaux de Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est, est tout ce qu'il y a de plus méritée. Cette coquette chapellerie de la partie Est rivalise de grâce et d'élégance avec l'ouest hautain.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Propos d'Etiquette

D.—Sert-on du café à un five o'clock?

R.—Cela n'est pas nécessaire; en France, ou l'on aime pourtant le café, on n'en sert jamais au five o'clock.

D.—Puis-je offrir une bouteille de parfum parmi mes cadeaux de bridge?

R.—Il me semble que ce cadeau n'est pas de bon goût.

D.—Dit-on : un beigne ou une beigne ?

R.—On dit : une beigne.

Je reproduis la lettre suivante :

“Chère Lady Etiquette,

Ne pourriez-vous pas mentionner dans votre colonne réservée aux Propos d'Etiquette qu'un monsieur à son bureau d'affaires, recevant un message téléphonique d'une dame, ne devrait jamais répéter son nom tout haut, de façon à ce que les employés et les personnes qui se trouvent avec lui sachent qui lui parle?

Bien vôtre,

Nathalie”.

Ceci n'appartient pas strictement au domaine de la politesse, c'est plutôt du ressort de la délicatesse. Mais j'insère avec empressement la correspondance de Nathalie, la trouvant très juste et de nature à prévenir beaucoup d'ennuis.

Le nom d'une femme ne devrait jamais être mentionné à un téléphone.

Lady Etiquette.

Il faut arriver bon premier

Le premier convoi de chemin de fer au Canada, a été mis en opération sur ce qui fait maintenant partie du chemin de fer du Grand-Tronc, et cette grande compagnie de chemin de fer, a depuis toujours été sur le qui-vive afin de demeurer au premier rang. En suivant cette idée, l'“International Limited”, le premier train du chemin de fer du Grand-Tronc, est aussi le plus beau train et le plus rapide du Canada, et l'un des convois à longue distance le plus rapide du monde entier. Il quitte Montréal, tous les jours, à 9.00 h. a.m., Toronto, à 4.40 h. p. m., arrivant à Détroit, à 10.00 h. p.m., et à Chicago à 7.40 h. p. m.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille

Jolie Fête

L'Association Professionnelle des Employés de Bureau, association affiliée à la Fédération nationale de la Saint-Jean-Baptiste, a donné, mardi soir, son premier grand euchre.

La fête réussie de tous points, a eu lieu dans les spacieux salons de la “Patrie”, gracieusement mis à la disposition de l'Association, par M. Tarte.

Nous regrettons qu'au moment d'aller sous presse, nous ne pouvons parler plus longuement du succès de cette jolie fête, dont le mérite revient tout entier à Mme Ernest Bouthillier, la présidente de l'Association ainsi qu'aux zélées sociétaires.

Recettes Faciles

HUITRES ETUVEES.—Mettez un lit d'huîtres dans un plat ovale et saupoudrez de sel, poivre et beurre et ensuite un lit de biscuits roulés et un autre lit d'huîtres; saupoudrez ces dernières comme auparavant et recouvrez-les de biscuits. Sur les biscuits, râpez de la muscade et mettez-y un petit morceau de beurre. Faites cuire vingt minutes dans un fourneau chaud. Les proportions sont: quatre biscuits, deux cuillerées à soupe de beurre et une cuillerée à thé de poivre dans une pinte d'huîtres. Vous pouvez remplir le plat jusqu'à un pouce du bord.

LAZAGNES MARGE SAUTEES AU BEURRE.—Faites cuire un paquet de une livre de vos “Lazagnes Marge” en les plongeant pendant 10 à 15 minutes dans l'eau bouillante légèrement salée. Retirez du feu; laissez gonfler et égouttez avec soin.

Faites-les ensuite sauter au beurre avec assaisonnement (poivre et muscade) et servez.

CREPES NINON.—Mélanger et battre six jaunes d'œufs, trois blancs battus en neige avec un demi-litre de lait et trois cents grammes de farine. Mettre du beurre dans une poêle comme pour les crêpes ordinaires, mais aussitôt la pâte versée y semer des raisins de Corinthe. Retourner, saupoudrer de sucre et servir brûlant.

L'étonnante marque de Mille-Fleurs, grâce à l'inimitable chic de ses chapeaux, a su conquérir les suffrages de toutes les femmes sélectes.

CONCOURS DE POPULARITÉ

Pour le recrutement des Abonnés

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels):

UN VOYAGE EN EUROPE

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront. Billets bons pour un an.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels):

UN PIANO DE \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN :

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, estimé: une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront, 75 nouveaux abonnements annuels):

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

De plus: une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Françoise", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels):

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN :

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres colorés enchâssés dans le plomb. Le tout forme un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN :

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN :

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à \$25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent

Une épingle de cravate, OU BIEN

Une pendule de fantaisie,

Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le prix de l'abonnement annuel est de \$2.00.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE,

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES

PREMIERE PARTIE

I

Il avait dû s'asseoir sur son lit de camp, tout au bord.

Devant lui, équilibrés sur une planche placée sur un pliant, il y avait une bougie protégée par un globe de verre et un livre dont il avait toutes les peines du monde à maintenir les pages, à cause d'un vent mauvais qui s'introduisait là, sûrement par quelque trou de la muraille. Comme il faisait très froid, il avait relevé le col de sa capote, mis sa pèlerine, coulé ses mains dans les larges manches. Les coudes aux genoux, tassé sur lui-même, il s'essayait à lire, à attendre plutôt, à "tuer le temps", comme on dit à part soi.

Il était seul.

Sous la lueur tremblante de la bougie, son ombre arrondie énorme, s'allongeait, se cassait sur les murs, des petits murs gris, sales, pas très droits, qui l'enserraient. Certes ceux qui les avaient faits n'étaient pas très habiles. C'était un peu rudimentaire, à la manière sauvage, des éclats de roches, des pierres et un délayage de terre glaise pour enduire et joindre le tout. Au pied du lit, un espace noir, un vide où n'atteignait pas la lumière incertaine, se devinait. Au-dessus de sa tête, des bois mal équarris soutenaient un toit informe, et il n'aurait pas fallu qu'il levât la main bien haut, dans la position où il était, pour y atteindre. En face de lui, des planches, provenant de quelque caisse, gauchement réunies, servaient de porte à une ouverture carrée, porte tremblotante qui l'enfermait dans cette tanière où s'immobilisait sa veillée.

Dehors, par delà ce réduit, ce devait être l'espace libre, dénudé, le vide où la tempête s'éploie sans obstacle, la tempête et la nuit.

De brusques rafales passaient, sifflaient comme sur les roches dressées

au bord des mers. Et c'était bien, dans cette nuit bouleversée, l'impression qu'il avait eue tout d'abord, de la mer présente, tout près, bondissant, se brisant dans l'ombre, de la grande mer soulevée, au large, d'où accourait ce vent qui donnait de la voix. Mais ce n'était qu'une impression par à peu près, car, il le savait bien, il s'agissait d'une autre immensité, d'un infini de solitude au milieu duquel, seule, sa chute émergeait parmi les rocs éboulés.

Il était en Kabylie, sur un des plus hauts sommets. Tout autour, c'était l'espace libre, énorme, le vide et l'épouvante d'une nuit opaque où se poursuivaient des nuages, tourbillonnaient des vents, s'engouffraient, se heurtaient des ouragans.

Par dessus l'effort rageur des éléments, le vacarme effrayable, une plainte haletait. Même dans les moments d'accalmie qui présageaient la venue subite, l'à-coup brutal de nouvelles trombes, elle continuait toujours, cette plainte, mais adoucie, à mi-voix, comme un sanglot lointain.

Puis la trombe arrivait. Un bruit d'artillerie en déroute. Elle s'abattait sur la mesure qui semblait osciller, subir cette poussée terrible. Des heurts sourds tonnaient au mur du fond. C'était le signal géodésique, situé à côté, qui s'effritait. Les pierres détachées, lancées à toute volée, faisaient ce bruit de bélier. Au-dessus de sa tête, les tuiles soulevées cliquetaient comme des castagnettes. Du vent entrant, une bise glacée qui cinglait. Alors la petite lumière pâle se couchait, la page tressaillait au livre un instant abandonné, la porte battait, sautait, grinçait...

C'était une minute très désagréable.

Une poussière vieille, du sable gris, tombait de cette toiture vermoulue ainsi secouée. Dans le fond, au pied du lit, une gouttière clapotait.

Il devait pleuvoir aussi, mais le bruit épouvantable qui se faisait par

delà ces murs l'empêchait de distinguer l'intensité comme la fréquence des averses. Seulement, de temps en temps, il étendait la main au-dessus de sa couchette, et cela le rassurait. La mesure tenait bon. Sauf par la gouttière du fond, la pluie ne pénétrait pas. Rien que ce sable gris, toujours, qui continuait à descendre des solives noires.

La rafale passée, sombrée dans l'écho monté des ravines, des précipices lointains, la flamme redevenait plus claire, plus fixe dans le globe embué. Mais cela ne durait pas. Et puis le vent se maintenait rude, frôlant les murs. Toujours des vols de débris, des traînées de graviers fins dévalant, s'abattant comme une grêle, une retombée de lame se brisant sur le rivage, un froissement doux coulant autour de lui, dans l'ombre, au ras du sol.

...Et la même voix frêle de détresse reprenait en sourdine dans les rares instants d'accalmie, allait, allait infatigable, et mettait en son cœur, à la longue, l'émoi d'une petite défaillance, comme l'angoisse d'une douleur imprécise, très ancienne.

Au matin, très loin, de la plaine caillouteuse, desséchée, où la colonne évoluait, quand il avait aperçu les montagnes barrant l'horizon, on lui avait dit:

—C'est là.

Et il avait regardé cette chaîne rose et bleue reflétant la grande lumière qui l'auréolait. C'était comme un lointain charmant, un paysage de rêve. Mais, parmi les sommets échelonnés, un seul l'attirait, un point rouge dénudé d'où se déversaient sur l'un des flancs de grandes coulées bleues, des ombres qui gagnaient la plaine, s'agrandissaient avec l'heure.

C'était là qu'il allait s'établir en poste optique. Il y vivrait des jours et des nuits, surveillant les crêtes et les ravins, attentif à l'appel de la colonne manœuvrant dans les montagnes d'au-delà. Quatre télégraphistes, un tringlot, un ouïe du pays seraient sa société. Et plus il marchait vers elle, ayant quitté la colonne, plus la montagne semblait se reculer, grandir rose dans le ciel bleu.

Il allait, suivant l'Arabe, un grand diable maigre, qui chantait à mi-voix une lente mélodie pleine d'inflexions heurtées, gutturales, de terminaisons

sonores, larges, qu'il laissait aller jusqu'à bout de souffle. Derrière, les hommes causaient entre eux. Les sabots des mulets, portant le campement et les appareils, se heurtaient aux pierres du chemin. Les charges grinçaient en cadence sur les bâts. Les grandes marmites suspendues par l'anse aux crochets des cantines s'entre-choquaient, accompagnaient la marche d'un cliquetis rythmé, très égal.

Dans la plaine, les bruits s'étaient amortis, étouffés peu à peu. La colonne était loin. Parfois même il la perdait de vue. Elle glissait derrière des ondulations, filait en des fonds, puis reparaisait plus loin. Au pied des monts elle s'arrêta quelque temps, se tassa, puis s'effila, homme par homme, dans un sentier grim pant au long des pentes. Sur le ciel clair, les silhouettes se précisaient en des êtres bleus à la démarche lente, régulière, qui en un même point disparaissaient, semblant pénétrer la montagne.

...Quelques heures après, à mi-côte, sur l'autre versant enfin découvert, il cheminait à travers un chaos, un éboulis gigantesque.

Des pans entiers de la montagne, décollés, avaient filé en avalanche et, subitement arrêtés là, immobiles, crevant le ciel, en un équilibre audacieux. Dans le fond, un ravin plein d'ombres fauves et dures se creusait. Puis c'était, au fur et à mesure de la montée, la découverte au loin d'autres ravins échelonnés glissant à travers les contreforts, d'autres pics aux arêtes vives, stériles, se dessinant en lignes nettes, d'autres masses inaperçues de la plaine, se révélant grandioses, brûlées, d'une désolation totale, superposées dans l'éloignement en des teintes fines d'aquarelle, toute la gamme des roses et des bleus, un décor lumineux où chaque ligne, chaque détail, aussi loin soit-il, dans cet air vide des ciels d'Afrique, avait sa valeur affirmée, se suivait parfaitement, où rien ne s'effaçait, ne se confondait. Par dessus tout, encore plus beau, le ciel calme, étincelant, se posait.

Très peu de verdure, quelques touffes d'une herbe haute, raide, poussée entre les pierres ; quelques buissons de genévriers pâles, rabougris ; dans les ravins, quelques arbustes grêles ;

et puis, plus rien, rien que cette teinte uniforme de feu, de terre brûlée, aride. Et c'était là la vraie tristesse de ce tableau splendide. Rien où reposer la vue fatiguée de tant de lueurs, l'âme, de tant de beauté morte.

Plus bas, on entendait le convoi s'efforçant à rejoindre. Les mulets glissaient sur les roches plates. Il y avait des chutes bruyantes. Les hommes criaient, soutenaient les têtes aux passages difficiles, les encourageaient, puis s'arrêtaient quelque temps, l'obstacle franchi, pour leur laisser reprendre haleine, les conduire vers un nouvel effort.

Lui allait toujours à travers le mont silencieux. Et lentement la grandeur de cette désolation le prenait. Il recherchait en ses souvenirs, ses rêves d'enfant. Jamais il n'avait vu, ni rêvé décor pareil.

Sur cet enchevêtrement monstre, cet amas de roches nimbées de teintes délicates, en silence, un effroi planait, grave, poignant, quelque chose comme une malédiction éternelle. Il en venait aussi comme un recueillement infini, très mystérieux. L'imagination inquiète percevait tout à coup l'incommensurable évolution des espaces et des temps révolus, l'œuvre des siècles passés transformant le monde. Mais ici tout s'était gardé formidable, tragique en sa beauté première, tel qu'aux temps de la Genèse.

...Et à travers les cimes enchevêtrées, par une large déchirure Fleue, tout là-bas, vers le soleil couchant, sur une crête lointaine dressée dans la lumière, il revit la colonne poursuivant sa marche, défilant toujours de même, homme par homme, infatigable.

Ce fut la dernière vision qu'il eut de ses camarades, des êtres qui l'avaient entouré jusqu'à ce jour.

Quand il atteignit le sommet, très tard, le soleil n'était plus. Dans une buée pâle, la grande plaine rouge s'éteignaient silencieuse. Les premières ombres noires glissaient dans les ravins plus profonds. Au loin, les crêtes se superposaient plus hautes, plus sévères, accumulés, semblant grandir sur l'horizon en feu. Plus loin encore, dans la perspective ouverte à

travers les ravins, une traînée de lumière, un poudrolement blond se suspendait dans l'atmosphère, près du sol. D'après la carte, il y reconnut

la trace d'une large vallée passant par là-bas. Au-dessus, calme, imposante, la Grande Kabylie étendait ses sommets azurés, déchiquetés, comme jaillie de ce rayon couché à ses pieds.

Et le vent s'éleva.

Les roches prenaient une teinte violette, grise, un air d'effacement et de nuit, s'évaporaient. Les hommes pâlissaient, commençaient de trembler. Les bêtes déchargés s'ébrouaient. Fierre fit une reconnaissance rapide de l'horizon, repéra les directions probables, fit placer les appareils et renvoya les hommes se chercher un abri.

Une mesure abandonnée, enfoncée en terre, était là, au sommet, à deux pas de la pyramide géodésique. Il y entra, se baissant, en fit le tour à tâtons. Rien ! Un peu d'espace vide. Beaucoup de poussière que le vent faisait tourbillonner. Et cela lui suffit pour s'y installer. L'abri dans cette niche obscure, étroite, semblait plus sûr que celui de la tente, à de pareilles altitudes. Plus bas, du côté abrité, les hommes avaient trouvé une anfractuosité, une sorte de grotte où ils avaient déposé leurs affaires. Là, ils se hâtaient de se vêtir plus chaudement, saisis par ce trop brusque changement de température, ce vent, qui se calmait par moment, mais revenait plus âpre, l'instant d'après. Lui aussi grelottait. Tout près, sur une roche élevée, tourné vers cet infini mort, l'Arabel debout en ses vêtements blancs, disait sa prière. Il ne voyait rien de cette désolation de la terre. Pour lui "tout était bien", suivant la formule sacrée. C'était écrit. Dieu est grand.

Alors il y eut dans l'espace une seconde émouvante.

Le vent fit trêve. Une solennité grave s'épandit, agrandit l'infini. Ce n'était pas encore la nuit. La terre sembla rendre la lumière absorbée, rayonner par en dessous. Ce fut un instant d'anxiété, d'évanouissement total qui n'a rien de nos crépuscules de France, rien de ce que l'on peut concevoir en nos pays...

Et la nuit fut.

Les premières étoiles, sans qu'on y prit garde, étaient apparues, pâles, palpitantes, comme refroidies elles aussi par cette bise qui revenait ba-

layer le plateau, plus violente et glacée.

Rentré dans sa taupinière, il avait essayé de manger. Mais ce fut vite fait. A peine s'il toucha à la conserve entr'ouverte.

Dehors le vent s'accélérait, hurlait dans la nuit. Le froid s'était accru. Il prit un livre, essaya d'oublier dans la solitude en ce réduit étroit, douteux, lui devint insupportable. Il se leva avec précaution et sortit.

Plus bas, sur le versant abrité du vent, là où ils s'étaient arrêtés, les hommes avaient allumé un grand feu. Tous étaient là. Le tringlot, à la lueur du foyer, à genoux par terre, emplissait les musettes de ses mulets qui, attachés quelque part, dans l'ombre, tiraient sur leurs chaînes, raclait le sol, impatient. Les télégraphistes, assis sur leurs talons ou couchés sur la pierre, regardaient celui d'entre eux qui s'était chargé de la cuisine. Derrière eux, la roche se creusait. Là ils avaient entassé leurs effets et dormiraient côte à côte, à la grâce de Dieu. En attendant, ils ne s'intéressaient qu'aux gestes seuls du cuisinier. Doucement, celui-ci retournait avec une cuiller quelque chose qui se balançait dans le liquide bouillant, en la grande marmite du campement. Dans l'ombre le tringlot, attachant les musettes, flattait ses bêtes, les appelait des noms les plus tendres, puis, tout à coup, poussait des cris, jurait. Devant sa marmite, l'autre chantait un refrain de Paris, une chanson légère, un peu canaille.

—D'abord, je suis de la Maub, moi, gouaillait-il, un pur, un vrai.

Et l'accent qui accompagnait ses paroles le justifiait pleinement. Au reste, on ne le lui demandait pas, mais cela ne faisait rien. Il parlait pour parler, faire un peu de bruit, créer un écho. Le silence des autres ne lui allait guère. C'était sa joie aussi qui éclatait, sa joie de voir les derniers jours de service arrivés.

—Et l'on va se revoir bientôt, ajoutait-il en un ton d'affection ineffable... Ah! mes enfants!...

Comme eux, il était de la classe. Mais il semblait moins anémié par ses campagnes. L'idée de revoir le vieux quartier tassé au bord de la Seine, de déambuler par les rues étroites, sous le regard d'étranges demeures malsaines, pauvres, aux façades cra-

quelées, tristes, lépreuses, là où s'était écoulée son enfance misérable, lui donnait une joie qu'il cherchait à communiquer à ses camarades. Les autres écoutaient, mais ne riaient pas.

Ils venaient des postes perdus dans les grandes dunes du Sud. Ils gardaient encore la mélancolie des solitudes cruelles où ils avaient subi des jours et des nuits de chaleur étouffante, de mirages affolants. Ce soir, trop brusquement transplantés, ils sentaient la fièvre mauvaise monter en eux. Sur leurs faces pâles la flamme avait des reflets étranges, agrandissait les regards, décomposait en rictus la palpitation inconsciente de leurs lèvres, précédant les quelques mots qu'ils voulaient dire.

Apercevant Pierre, le cuisinier improvisé se leva.

—Voici le palais, mon lieutenant. Dame Nature s'est mise en frais. Ici, la cuisine et la salle à manger, une vraie terrasse, et puis voilà le dortoir, dans le trou. On aura peut-être bien la tête abritée et les pieds à l'air. Bah! on se serrera. Ça tiendra chaud.

Et, rieur, il ajouta:

—C'est pas comme vous, mon lieutenant, vous êtes dans le château de l'endroit.

—Si c'est à cause du tout que vous l'appelez ainsi, ce gourbi...

—Oui, d'accord. C'est vieux, tout petit, mais vous y êtes en bonne compagnie.

—En bonne compagnie?

—Bien oui!... puisque c'est un marabout... Il y a un mort sous votre lit, un grand bico enterré là.

Les autres souriaient, amusés. Pierre eut une seconde d'hésitation, puis il haussa les épaules et dit qu'il était charmé de la compagnie. Il assura même qu'il n'en dormirait pas moins bien pour cela.

De fait, revenu en son abri, pendant les heures lentes de cette veillée, il pensait peu à ce mort au-dessus duquel il s'était installé sans façon, — sans le savoir, du reste. Les vivants l'intéressaient davantage, ses hommes qui, maintenant, dans la nuit, sous la tourmente, la pluie glacée, veillaient auprès des appareils. De temps à autre, il s'arrêtait de lire, — et lisait-il, vraiment? — levait la tête, écoutait à travers la rafale

et souvent il percevait le bruit d'une toux précipitée là, à côté, toux obstinée, triste, qui lui crevait le cœur. Un moment, n'y tenant plus, il sortit.

Nuit épaisse.

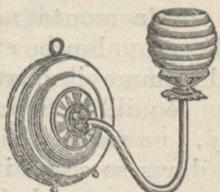
Un vent de glace le frappa au visage, l'étourdit. Il se heurta à des pierres, trébucha, reprit à grand'peine son équilibre, écouta. Impossible de rien distinguer. A quelques pas, il devina l'appareil. Un rayon lumineux, dont on ne voyait pas l'origine, crevait l'ombre, fusait droit, s'évasait dans l'espace. A travers, des poussières d'eau dansaient, scintillaient comme des atomes en un rais de soleil. Des ondées invisibles entraînées par le vent passaient en éclats rapides, pailletés. Mais à peine s'il put voir les deux hommes de garde. Il se heurta à l'un d'eux. Par contenance il demanda:

—Rien de nouveau?

Il dut même répéter, crier.

—Rien de nouveau, mon lieutenant. Aucun feu.

(A suivre)



La Veilleuse en Nickel

Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix : 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue,
éveille les idées,
chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Le Tabac Bruyere

Connaissez-vous le merveilleux
TABAC BRUYERE
Il chasse les idées noires le
TABAC BRUYERE
Il inspire nos hommes d'Etat, le
TABAC BRUYERE
Il fait rimer les poètes, le
TABAC BRUYERE
Il rend lucides les hommes d'affaires, le
TABAC BRUYERE
Il fait rêver aux jolies femmes, le
TABAC BRUYERE
Il rend aimable et doux le
TABAC BRUYERE
On ne casse jamais sa pipe avec le
TABAC BRUYERE

o o o

H. P. BRUYERE,

1040 Boulevard Saint-Laurent,
MONTREAL.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle
V., 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
LETTRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol.
in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la
jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Confé-
rences de Saint-Philippe du Roule, par
le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
LA FOI ET LE DIVINITE DE JESUS
Conférences prêchées à l'église de la
Madeleine, Carême de 1892, par le P.
Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle
Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-
12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1
vol. in-12..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,]

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m.
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.80 a.m., b4.80 p.m., d7.25
p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-MOOSGAW, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b4.30 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45
p.m.
NOMINGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45
p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quo-
tidien, excepté le samedi. (1) Samedi seule-
ment. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair de terrains
de la Puissance au Manitoba, ou des provin-
ces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26,
non réservés, pourra être prise comme hom-
estead par toute personne se trouvant le seul
chef d'une famille, ou par tout individu mâle de
plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart
de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être
faite personnellement au bureau de l'agent lo-
cal ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par
procuration peut-être faite dans certaines con-
ditions par le père, mère, fils, fille, frère ou
sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les con-
ditions requises d'après l'un des systèmes ci-
dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la
culture de la terre chaque année, pendant trois
ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme
qu'il possède, d'une étendue de pas moins de 80
acres dans les environs de son homestead, les
conditions de cet acte quant à la résidence,
pourront être remplies par le fait de résider sur
ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne
sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est
décédé — de toute personne, qui est éligible pour
faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur
de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue
de pas moins de 80 acres dans le voisinage
du terrain entré pour ladite personne comme
homestead, les conditions de cet acte, quant au
lieu de résidence, avant d'obtenir la patente,
pourront être remplies par le fait que cette per-
sonne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents
paragraphe, veut dire, pas plus de neuf milles
en ligne directe, exclusivement des largeurs al-
louées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de
remplir ses devoirs de résident en concordance
avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite
avec des parents sur une ferme lui appartenant,
devra notifier l'Agent du district de cette in-
tention.

Avant de demander des lettres patentes le
colon devra donner un avis de six mois en écri-
vant au Commissaire des Terres du Dominion, à
Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

B.—La publication non autorisée de cette
annon. ne sera pas payée.

On se trompe quand on croit que
c'est la faiblesse seule qui a besoin
d'appui. c'est bien plus la force; une
paille, une plume se soutient dans
l'air.—Mme Swetchine.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre
vue. L'examen
et l'essai sont
garantis. Salon
privé à votre
disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2e porte rue Montcalm.

Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches
ou des Pouxons, il faut des remèdes agissant
sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Crésobène

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directe-
ment dans les BRONCHES, pénètrent jusque
dans les plus intimes recoins des poumons. Les

Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou
d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou
préviennent toujours les Maux de Gorge, En-
rouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchi-
tes, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMA-
CIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décacy, coin des
rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

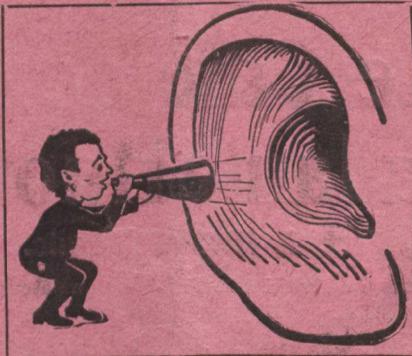
Voulez-vous



Voulez-vous, pour les Fêtes, des MEUBLES de salle à manger, élégants et durables?

Voulez-vous des meubles de toutes sortes, de tous genres, dans les bois les meilleurs, les plus beaux et aux prix les plus bas?

Allez chez



Voulez-vous



Voulez-vous pour les Fêtes des

LITS EN FER et
EN CUIVRE,
LITERIE,
TAPIS TURCS,
RIDEAUX, etc.

Allezche

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON, 119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. FROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Les Habits Elégants " Fashion-Craft " Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste-Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Sans la femme, l'homme serait rude et grossier, et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. — Chateaubriand.